

LA REVANCHE DU DESTIN
(LES CAPRICES DU DESTIN TOME 2)



Sylvie St-Laurent

DÉDICACE

À la mémoire de mon père, Sylvio. (1926-1995)

Le destin conduit celui qui accepte. Celui qui refuse, il le traîne.

(Sénèque)

En s'engageant dans l'escalier du sous-sol, Bertrand s'étonna qu'aucun bruit ne parvienne de l'étage. Pour qu'il règne un tel silence chez sa soeur Suzanne, qui l'hébergeait depuis l'été, il fallait, à coup sûr, qu'elle soit sortie avec les "mousses". Dommage! Il comptait sur le babillage de Simon et de Stéphanie pour le sortir de son abattement.

Dans la cuisine, l'odeur du café le rappela à la vie. Autrefois, il n'y avait rien de tel pour gommer les nuits de veille qu'un bon café noir. Il douta fort, cependant, ce matin-là, que le breuvage puisse le remettre d'aplomb. Car, bien plus que son corps, son coeur était atteint, autant dire éteint.

Épinglée à la porte du réfrigérateur, une note attira son attention: rappeler Carole - urgent. Elle avait probablement essayé de le joindre alors qu'il se douchait, qu'il essayait de se reforger un moral en effaçant les dernières traces des vapeurs d'alcool. Pour sûr, ce coup de fil n'était pas étranger au fait qu'il avait croisé sa soeur cadette, Jacinthe, la veille, à la discothèque, comme il se dirigeait vers la piste de danse avec Julie. Encore une fois, sa soeur n'avait perdu de temps pour colporter les derniers ragots.

Une heure plus tard, plutôt que de téléphoner, il se rendit directement chez Carole, tel un soldat se présentant au front. Elle avait à peine entrouvert la porte qu'il parait à l'attaque, sans prendre le temps de la saluer.

- Je ne pas c'est quoi le problème de ma soeur mais je commence à en avoir plein mes culottes!

Carole, qui nageait en plein mystère, se demanda ce que Jacinthe avait encore pu inventer pour mettre son frère dans un état pareil.

- De quoi tu parles?

- Ah! Fais pas l'innocente avec moi, ce matin, Carole. Je n'ai pas envie de jouer au chat et à la souris aujourd'hui.

À ses propos, elle flaira qu'il y avait anguille sous roche. Elle en oublia jusqu'au motif pour lequel elle voulait le rencontrer. Elle se dirigea vers la cuisine et s'affaira à faire du café en se questionnant sur la façon dont elle manoeuvrerait pour que le chat sorte du sac.

- Sais-tu ce qui m'enrage le plus, poursuivit-il, c'est que je n'ai même pas le temps de me retourner que le porte-panier, la rapporteuse officielle est déjà passée. Je sais pas ce que Jacinthe t'a dit...

- Laisse faire ce que Jacinthe m'a dit, le coupa-t-elle prudemment. Moi c'est ce que tu as à dire qui m'intéresse.

Il expira bruyamment avant de passer aux aveux, sans flairer le piège.

- Je ne sais pas trop quoi te dire... Ce n'était pas prévu, en tout cas. Mais il fallait que je lui parle...

Le sang de la jeune femme ne fit qu'un tour. C'était donc ça, son départ précipité, la veille. Comme une idiote, elle avait gobé l'histoire de la grippe qui couvait.

Elle le considéra, blême de rage. Cette Julie l'attirait encore comme un aimant!

- Es-tu en train de me dire que c'est pour cette... fille que tu t'es débarrassé de moi en quatrième vitesse, hier?

Du coup, il réalisa qu'elle n'était encore au courant de rien et qu'il avait été assez stupide pour lui fournir des munitions. Avant tout, il fallait éviter que Carole ne déverse son fiel, qu'elle ne profère des énormités et qu'elle n'éclabousse Julie.

- Je voulais la revoir, je l'ai revue. C'est tout. Pis je t'avertis, je ne veux pas en parler...

Elle comprit qu'elle ne pourrait en tirer rien de plus. Elle le toisa, la pitié se mêlant au dégoût. Elle ne comprendrait jamais rien à cette histoire, à cet entichement maladif, d'autant plus qu'il se barricadait avec ses souvenirs. Elle avait essayé de le questionner, déjà, sans succès. Il ne fallait pas toucher à la précieuse Julie. Carole fulminait encore rien qu'à penser qu'il avait été prêt à

épouser cette briseuse de ménage aux airs de sainte-nitouche, et pas elle.

Pourtant, elle avait toujours obtenu ce qu'elle voulait dans l'existence. Seul Bertrand résistait. Elle se jura qu'il ne ferait plus exception à la règle. Il ne lui filerait plus entre les doigts. Pas une autre fois. Elle savait ce qu'il lui restait à faire.

Mais auparavant, il fallait revenir les pieds sur terre et passer au plus pressant.

- De toute façon, ce n'est pas pour ça que je t'ai demandé de venir ce matin... J'aimerais savoir si je peux compter sur toi pour m'aider à régler les détails de la vente de la maison de mes parents et de l'achat d'une clinique d'esthétique. J'ai l'intention de m'associer avec Jacinthe pour offrir coiffure et soins de beauté sous le même toit. Je ne sais pas ce que tu penses de tout ça...

- Je suis bien d'accord pour t'aider pour les démarches. Pour ce qui est de ma soeur, tu feras ce que tu voudras mais ne viens pas te plaindre si le trouble prend. C'est tout ce que j'ai à dire là-dessus.

L'été qui n'en finissait plus d'agoniser rendit l'âme pour de bon, quatre jours plus tard. Endeuillé, le soleil se fit plus timide et plus discret. Puis un matin, le spectacle sans relâche que l'automne avait offert s'était achevé aussi. Le rideau était tombé pour faire place à l'hiver qui s'était installé de pied ferme. La première neige qu'avait saupoudré le ciel n'avait couvert le sol que quelques jours, chassée par un crachin implacable et un froid pénétrant, obstiné à poursuivre son siège.

"Jamais deux sans trois", se dit Bertrand ce samedi-là, en repensant aux catastrophes qui s'accumulaient depuis le matin.

D'abord, un abruti négligent avait embouti sa voiture par derrière, faute d'être chaussé adéquatement pour la saison. Puis il avait reçu une lettre de Julie qu'il avait décacheté fébrilement. Depuis qu'il en avait parcouru le contenu, il avait l'impression d'avoir le coeur aussi givré que les arbres figés qu'il apercevait par la fenêtre. La gorge serrée, il relut la trop courte note.

Cher Bertrand,

Tu m'avais demandé de penser à toi si jamais je devais me débarrasser de Puce. Je la laisse chez Martine où tu pourras passer la prendre.

Le fils d'Émile est allergique aux poils de chat, semble-t-il. J'y renonce parce que je ne veux pas prolonger le supplice de Sébastien et je te la confie maintenant, même si nous ne nous marions, Émile et moi, que l'été prochain été.

Prends bien soin d'elle... et de toi

*Merci pour tout.
Julie.*

Il replia soigneusement la feuille de papier qu'il glissa dans la poche de sa chemisette, tout près du coeur. Il avait espéré que le temps et la distance estomperait le souvenir de la jeune fille. De toute évidence, il n'en était rien. Il l'avait réalisé en parcourant sa missive et à plusieurs reprises depuis octobre, même s'il ne l'avait revue qu'au cours de rencontres brèves et fortuites où ils n'avaient échangé que des propos courtois.

Malgré tout, il avait gardé espoir. Il était persuadé qu'elle n'était pas heureuse avec Emile, qu'elle ne le serait jamais. Il poussait l'impudence jusqu'à le confier à qui voulait l'entendre.

- Arrête de rêver, oublie-la, lui serinait son cousin Pierre depuis des mois.

- Tu vas l'oublier, crois-moi, l'avait rassuré Suzanne, un soir où l'intempérance lui avait fait vomir sa peine.

L'oublier! C'était justement la dernière chose qu'il voulait faire.

"Jamais deux sans trois", se répéta-t-il en revenant à la réalité. Et que pouvait bien lui vouloir Carole, qui lui avait demandé de passer au plus tôt, mentionnant qu'il s'agissait de quelque chose d'important?

Il se dit que plus rien n'avait vraiment d'importance, que rien de grave ne pourrait plus survenir.

Il se trompait. Il en eut le pressentiment lorsque Carole l'accueillit avec cet air qu'il lui connaissait bien, celui précédant les mauvaises nouvelles.

- Qu'est-ce qui se passe *astheure*? fit-il en voulant éviter à tout prix les propos oiseux.

L'entrée en matière ne plut guère à Carole qui réagit vivement.

- Je te dis que tu es à pic, des fois, toi. Tu as changé Bertrand, tu n'es pas comme avant...

- Carole, ce n'est pas ma journée aujourd'hui, arrête de tourner autour du pot; ça me purge quand tu fais ça.

Piquée au vif par ses propos et par un scénario s'avérant étranger à tout ce qu'elle avait imaginé elle improvisa:

- Parfait. Je vais aller droit au but, d'abord. Je suis enceinte. Et je veux le

garder...

Si la nouvelle du mariage de Julie et d'Emile l'avait plongé dans l'affliction le matin même, l'annonce de la grossesse de Carole l'anéantit complètement. Il chercha le fauteuil le plus près croyant qu'il allait défaillir.

- Ça ne se peut pas, parvint-il à articuler, tu as été menstruée le mois passé...

- Je sais. Mais comme j'avais aussi des nausées, je suis allée passer un test. Surtout que je me suis rappelée que ma mère m'a raconté qu'elle avait continué à avoir ses règles même quand elle me portait, alors...

- Tu ne prenais pas la pilule, toi? la coupa-t-il.

- Oui, mais j'ai arrêté quand on s'est séparés.

- Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit?

- Parce que tu ne t'es jamais soucié de me le demander.

En état de choc, il renversa la tête contre le dossier du fauteuil, les yeux dans le vague et demeura un long moment dans un silence recueilli.

Décidément, le sort s'acharnait contre lui. Ses dernières chimères s'étaient évanouies en apprenant que la femme de sa vie unirait sa destinée à celle d'un autre et voilà que maintenant le ciel lui tombait sur la tête.

Le temps parut se figer. Un silence consterné emplit la pièce. Au bout de ce qui parut une éternité à Carole, comme s'il revenait à lui, il quitta ses sombres replis et se racla la gorge:

- Il n'y a pas trente-six solutions... On va se marier...

Elle nota qu'il avait prononcé ces paroles dans une attitude accablée, le dos courbé, sans même la regarder. L'estomac de la jeune femme se noua: ce n'est pas tant ce qui avait été dit qui l'inquiétait mais tout ce qui ne l'était pas.

Certes, elle ne s'attendait pas à ce qu'il bondisse de joie pas plus qu'elle n'avait imaginé un tel accablement. Elle était parvenue à ses fins. Pourquoi donc était-elle incapable de se réjouir de sa victoire? Alors qu'un martellement lui vrillait le cerveau, elle se massa les tempes en se demandant si elle n'avait pas forcé un peu la note en provoquant ainsi le destin.

En sortant de chez Carole, comme s'il obéissait à un réflexe, Bertrand fit un arrêt au dépanneur pour s'acheter un paquet de cigarettes, tel un condamné à mort. Il résistait à la tentation depuis des mois. Cependant, encore en état de choc et complètement dépassé par les événements, il capitulait. Il y avait des limites à ce qu'un homme pouvait encaisser en une même journée. Cette limite, il l'avait atteinte.

Le deuxième geste qu'il posa fut de se rendre chez ses parents. Bertrand considéra que la chance était de son côté, malgré tout, quand il réalisa que sa mère était sortie faire des emplettes. Il n'aurait pu supporter ses transports exagérés, Fernande ayant toujours été une inconditionnelle de Carole.

Puis, avant de prendre congé de son père consterné, il téléphona à son cousin pour lui demander de venir le rejoindre à la brasserie. Ses parents et Pierre au courant, Bertrand comptait sur le téléphone arabe pour faire le reste du boulot.

En attendant Pierre, il tourna et retourna le même monologue dans sa tête, en sachant très bien que, dans les circonstances, arriver à éviter les sarcasmes et les quolibets de son cousin tiendrait du miracle.

Il n'avait pas fini de répéter son texte que le joyeux luron se pointait déjà en le saluant d'une grande claque dans le dos.

- Tiens, tu as recommencé à fumer, toi? Depuis quand? fit-il en prenant place au bar, à ses côtés.

- Ouais, j'ai craqué aujourd'hui...

Bertrand arrêta d'un geste le serveur et commanda un pichet de bière.

- As-tu mangé? s'informa Pierre. J'ai une petite fringale, moi...

- Ben pas moi. Je ne mangerai pas, ça ne passerait pas.

- Il n'y a que le liquide qui passe, mon Bertrand? Pourtant qui veut la faim prend les moyens, comme on dit.

Devant le regard blasé de son cousin qui ne relevait pas le calembour Pierre reprit:

- Bon, tu ne me trouves pas drôle, comme je peux voir. Qu'*essé* qui se passe, ce coup-là, *envoye, shoote...*

Bertrand expira bruyamment, hésitant à étaler les mésaventures.

- Ce n'est pas ma journée, je te le dis. Ce matin, un crétin qui m'a rentré dedans. Mon char a pour mille piastres de dommages. Après ça, Julie qui m'écrit pour me redonner son chat et m'annoncer qu'elle se marie cet été. Pour finir le bouquet, Carole m'apprend qu'elle est enceinte.

Pierre qui s'apprêtait à faire le plein faillit s'étouffer en avalant sa première gorgée de bière.

- QUOI?

- Tu as ben compris.

- Je ne peux pas croire que tu te sois fait avoir de même!

- Carole n'a pas fait exprès.

- Allume, Bert! Je ne mettrais pas ma main à couper là-dessus...*Qu'essé* que tu vas

faire?

- La marier, *c't'affaire!*

La réaction que Bertrand avait prévu ne se fit pas attendre.

- Vires-tu fou, toi, baptême! On est plus en dix-neuf cent tranquille, pour se marier obligé.

- Je lui fait un *p'tit*, je vais prendre mes responsabilités. Je ne mettrai pas un bâtard au monde, c'est pas vrai. Puis tu devrais être content, depuis le temps que tu me chantes d'oublier Julie et de décrocher...

- Ça ne voulait pas dire de marier Carole. *Faut-tu* être déprimé! As-tu pensé à l'avortement?

Pierre eut envie d'en rajouter mais jugea qu'il était préférable de mettre la pédale douce.

- Carole ne veut pas en entendre parler.

- Je ne peux pas croire que tu te sois fait avoir de même, Bert, répéta-t-il.

- *Qu'essé* tu ferais, toi, si Martine était enceinte, hein?

- Ben franchement, j'aime mieux pas y penser, sais-tu...

- Il fallait qu'une affaire de même me rebondisse en pleine face pour que je retombe les deux pieds sur terre. Si je ne peux pas avoir Julie, il n'y plus rien de grave. *Anyway*, tu ne peux pas comprendre, Pierre...

- Sais-tu je te regarde aller et je me trouve bien chanceux d'avoir eu ma première peine d'amour à dix-huit ans. Parce que d'après ce que je peux voir, plus on vieillit, plus ça fesse fort.

- Une peine d'amour, toi? C'est drôle, je ne suis pas capable t'imaginer.

- Te souviens-tu de Nicole Délisle?

Bertrand fronça les sourcils et fouilla sa mémoire.

- Nicole Délisle... Pas la petite blonde qui travaillait dans une garderie?

- Ouais, en plein ça. Je l'ai *braillé* un été de temps. Ça m'a dompté. Je me suis juré que ça ne m'arriverait plus des affaires de même... Une de perdue... comme on dit. J'en ai passé des filles depuis ce temps-là. Tu te souviens vous appeliez ça mon harem...

Il s'arrêta là, réprimant l'envie de devenir trivial. En dévisageant son cousin, il comprit qu'il aurait beau débiter un chapelet d'arguments, rien ne le ferait changer d'avis. Pierre réalisa que depuis sa rupture avec Julie, Bertrand surnageait, sans but, sans port d'attache, en se laissant balloter. Avait-il raison d'avancer que le destin venait d'intervenir, en le forçant à s'ancrer? De manière insolite, soit, mais tout de même.

- C'est pour quand, la pendaison?

- Le plus tôt possible, avant Noël, si on peut arriver à s'entendre.

- S'entendre?

- Carole veut un mariage religieux avec tout le fla-fla. Moi non. Le mariage civil suffira. Tu la connais, si je dis blanc, elle est portée à dire noir.

- Ça annonce bien, je te dis... Encore une preuve que vous êtes vraiment faits pour aller ensemble. *Entéka*, tu ne peux pas savoir à quel point je suis content de ne pas être à ta place.

La réflexion acheva d'accabler Bertrand qui ajouta en guise de conclusion:

- Tu peux pas savoir ce que donnerais pour ne pas y être non plus. Ah! et je te demande de laisser faire pour l'enterrement de vie de garçon et toutes les maudites niaiseries de ce genre-là. Je n'ai vraiment pas le coeur à ça.

- Ouais.

Ils trinquèrent machinalement.

- Ben, bonne chance mon Bertrand, tu vas en avoir besoin.

Toute la journée, en cette veille de Noël, dans la solitude accablante de son appartement, Julie s'était activée comme une queue de veau pour tromper l'attente. Elle détestait attendre, plus que tout au monde.

Ce n'était pas tant le fait qu'Émile ait tenu à fêter le réveillon à sa résidence qui préoccupait Julie comme l'annonce qu'il comptait faire ce soir-là, devant les deux familles: celle des fiançailles et du mariage prévu pour la fin d'août.

Mue d'un pressentiment, Julie l'avait exhorté à ne pas balancer la nouvelle à ses proches en plein visage, mais au contraire à préparer le terrain et à tester les réactions car elle s'attendait à quelques réticences. En effet, à mesure que l'intimité se tissait entre Émile et elle, force lui était de constater que les résistances des deux enfants de son futur époux s'affirmaient, même si son amant se refusait à l'admettre. Sans compter que la mère de ce dernier s'opposait à cette relation et ne s'en cachait même pas en tenant la dragée haute à Julie.

Elle consulta nerveusement l'horloge. D'ordinaire, Émile téléphonait tout de suite après le dîner, Or, il était dix-sept heures et elle était toujours sans nouvelle. Plus les aiguilles de l'horloge poursuivaient leur course, plus l'impression croissante que quelque chose clochait se cristallisa dans l'esprit de la jeune femme.

Elle se saisit rageusement de son journal personnel, bien décidée à y diluer son anxiété:

24 décembre

Ce ne sera pas, je le crains, le plus joyeux des Noël. Émile a beau essayé d'épargner les enfants depuis le début, nous ne sommes pas plus avancés, j'en ai bien peur. Tous ces sacrifices et ces frustrations pour rien! Plus nous nous privons, d'intimité, entre autres, comme de tout le reste, pour satisfaire les caprices de Sébastien et d'Annie, plus ils deviennent exigeants et égoïstes. On ne peut plus continuer ainsi. Quant à Cécile, ma future belle-mère, elle a étalé son jeu très clairement depuis le début en essayant de me faire comprendre subtilement, par toutes sortes d'allusions, que cette union est vouée à l'échec.

Que voulez-vous, je n'ai jamais eu de chance avec les belles-mères. Germaine, que papa nous a imposés, un an seulement, après la mort de maman était une véritable marâtre. Fernande, la mère de Bertrand ne m'a jamais acceptée. Il est donc normal que la mère d'Émile perpétue la tradition. C'est comme un sort auquel je ne peux échapper. Je devrais m'arrêter là et ne pas trop taper sur le dos des belles-mères: n'oublions pas que d'ici peu je joindrai le rang. J'espère que je m'en tirerai bien.

Quand je fais le bilan de la dernière année, je me demande quelquefois comment je suis arrivée à tout supporter sans craquer. Je ne me suis jamais sentie si seule depuis des mois. Pour un peu, par moments, on pourrait croire que rien n'est changé, que l'épouse d'Émile est toujours vivante. Comme hier soir, quand il m'a fait l'amour à la sauvette pour rentrer au plus tôt chez lui. Je l'ai supplié de passer la nuit avec moi, pour une fois. Il m'a quitté en me disant: "sois raisonnable, Julie, essaie de comprendre". Raisonnable, je le suis. Trop, même.

Il ne cesse de me répéter: "il faut tout me dire". Sauf que dès que j'émetts un besoin ou quoi que ce soit, il n'écoute pas.

Comme le disait ma tante Marielle l'autre soir, je n'ai pas choisi la situation la plus facile. Je l'admets. "Le gros lot", d'après Pierre. Tu parles! Quant à ma soeur, je n'ose plus rien lui confier, la dernière fois elle m'a dit: "fais-toi une idée. Avant tu te plaignais que Bertrand t'étouffait, maintenant tu gémis qu'Émile te laisse trop respirer..."

Et le juste milieu, il doit bien exister pourtant... "

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. La voix chaude et grave d'Émile la tira de ses ruminations.

- Bonjour, mon amour.

- Émile, enfin! Je commençais à m'inquiéter, tu sais. Alors, comment ça s'est passé?

- Ne t'en fais pas avec ça, Julie. Fais-toi belle et viens nous rejoindre.

- J'veux la vérité, s'il te plaît. De toute façon, tout à l'heure, je vais bien voir...

À l'autre bout du fil, elle perçut une hésitation.

- Les enfants finiront bien par se faire à l'idée. Il ne faut pas leur en vouloir. C'est le premier Noël sans leur mère.

- Et ta mère?

- Ma mère s'en remettra bien aussi. Oublie tout ça... Je dois te laisser, j'ai donné congé à la bonne et le traiteur arrive. À tout à l'heure, Julie...

Elle reposa lentement le combiné, démoralisée. Sans se presser, elle fit sa toilette puis emballa les derniers cadeaux. Un peu plus tard, fin prête, elle ne se sentit pas le courage de

se présenter seule chez Émile. Elle téléphona à sa tante, qui devait se joindre à eux, et la pria de passer la prendre. Julie lui fit part de ses appréhensions.

- Je suis une éternelle angoissée, ou quoi, ma tante? demanda-t-elle au bout d'un moment.

- Émile a raison, ma grande, ne t'en fais pas. Les choses vont se tasser, tu verras. Et puis, je ne voudrais pas vendre la mèche, mais la nouvelle va peut-être mieux passer avec ce que ton frère va nous annoncer.

- Jacques se marie?

- J'en ai déjà trop dit. Tu feras semblant d'être surprise, au moins, Allez... à tantôt. Je serai chez toi dans dix minutes...

En mettant les pieds dans la luxueuse résidence somptueusement décoré, Julie constata qu'Émile s'était surpassé, encore une fois. Et tel un paon faisant la roue, il semblait tout à fait dans son élément en accompagnant les invités pour le tour du propriétaire. Plus que jamais auparavant, un profond malaise envahit la jeune femme. À travers les réactions et les commentaires des convives, elle réalisa que ce n'était pas, comme elle l'avait d'abord cru la présence immatérielle de la défunte épouse d'Émile qui y rôdait encore mais l'opulence qui régnait à travers toutes les pièces de la maison.

- C'est l'abondance, ici, commenta Pierre.

Il n'avait jamais vu autant de livres, de tableaux et d'objets d'art réunis sous le même toit. Il dénombra pas moins de six téléphones, quatre téléviseurs, trois-chaînes stéréo et tout autant d'ordinateurs. Sans compter l'avalanche de cadeaux qui gisait sous le sapin richement paré.

- Eh! Julie, tu vas mener la vie des gens riches et célèbres, ajouta-t-il en pénétrant dans la luxueuse salle de bains attenante à la chambre des maîtres.

Tout au long de la visite guidée du maître de maison, Martine eut beau essayer de rappeler le plaisantin à l'ordre en le fusillant du regard, en le pinçant discrètement et en lui décrochant, en dernier recours, des bourrades, rien n'empêcha le joyeux luron de dire tout ce qui lui passait par la tête. Demander à Pierre de cesser de puiser à même son inépuisable réservoir de sarcasmes devenait aussi inespéré que de demander à un requin de se convertir au végétarisme.

Ses commentaires le rendirent sympathique aux yeux des deux rejetons d'Émile, qui, boudant et dédaignant tous les autres invités, jetèrent leur dévolu sur Pierre. Une partie de la soirée, à la grande surprise de leur père, ils s'entendirent comme larrons en foire, en s'amusant entre autres, à des jeux vidéo.

- Pas étonnant qu'ils s'entendent si bien, commenta Martine, ils ont le même âge mental...

Juste avant la messe de minuit, vint le moment que Julie redoutait tant. Émile fit sauter le bouchon d'une bouteille de *Moët et Chandon* et versa une bonne rasade de champagne à tout un chacun, y compris aux enfants, auxquels il s'adressa pour les amadouer:

- Étant donné que c'est une occasion spéciale, insinua-t-il en tendant une coupe à son fils.

Sébastien le défia du regard malgré les recommandations de ne pas provoquer de scène qui lui avaient été faites l'après-midi même. Il déposa la flûte sur le rebord d'un meuble et s'engagea d'un air obstiné dans l'escalier menant à l'étage des chambres.

- Sébastien, reviens ici, ordonna Émile.

Nullement impressionné, le garçonnet fit la sourde oreille.

Son père haussa le ton:

- Sébastien, tu m'entends?...

- Laisse-le, Émile, intervint sèchement la grand-mère du petit.

Cette dernière se rendit compte que de grosses larmes silencieuses ruisselaient sur les joues de sa petite-fille. Elle ne laissa pas passer la chance qui s'offrait. Elle l'attira contre elle dans un geste théâtral:

- Viens ici, ma pauvre chérie...

La gorge serrée, Julie ravala ses larmes pendant qu'Émile, affaire mal engagée ou non, semblait bien déterminé à aller jusqu'au bout, comme si de rien n'était. La jeune femme nota l'embarras qui planait dans la pièce, comme si au lieu de les féliciter ils avaient tous envie de leur offrir des condoléances.

- Je ne voudrais pas avoir l'air de vous relancer, lança Jacques après avoir trinqué aux futurs époux mais Lise et moi on a décidé de nous marier aussi, en juillet, par exemple.

L'enthousiasme monta d'un cran. On s'échangea accolades et embrassades.

- *Coudonc*, conclut Pierre, l'effet de surprise passé, je commence à avoir la chienne, moi... J'espère juste que ce n'est pas contagieux...

Lorsqu'on frappa à la porte, Sébastien, qui s'était réfugié dans sa chambre, s'empara d'une bande dessinée pour se donner une contenance. Un peu plus tôt, il s'était rendu de mauvaise grâce à la messe de minuit, avait à peine touché au copieux buffet, en se privant de ses friandises préférées. Il avait ouvert ses cadeaux sans manifester la moindre émotion pour regagner ses quartiers en prétextant un mal de ventre. Comme toutes les fois où il était contrarié.

- On peut entrer? fit Julie en se glissant dans la pièce avec Annie.

Il referma son livre d'un bruit sec et se redressa sur son lit dans une attitude guindée.

- Tu as encore mal au ventre?

Il se contenta d'acquiescer.

- Je voulais vous parler, continua Julie. Ce ne sera pas long parce qu'il est tard et que vous êtes sûrement fatigués.

Elle fit une pause, s'assit au bord du lit, imitée par Annie. Instinctivement, Sébastien se poussa. Elle ne se laissa pas démonter.

- Quand j'avais huit ans, commença-t-elle, ma mère est morte. Un an après, environ, quand mon père s'est remarié, nous avons eu beaucoup de peine, Jacques, Martine et moi. Mais il fallait bien que quelqu'un s'occupe de nous pendant que mon père allait travailler... Germaine était très sévère et elle aurait même voulu qu'on l'appelle maman, comme ses deux enfants, mais on n'a jamais pu. Tout ça pour vous dire que je ne vous d'manderai jamais une chose pareille et que j'ai pas l'intention de remplacer votre mère. Je veux plutôt essayer d'être comme une grande soeur ou une amie. Je voudrais qu'on puisse tout se dire. J'aimerais ça, Sébastien que tu me dises ce que tu as sur le coeur.

Il ne bougea pas. À croire qu'elle avait affaire à un sourd-muet. Elle réitéra la question qui resta sans réponse. Elle attendit encore quelques minutes puis se releva, navrée de n'avoir pu l'atteindre.

- C'est vraiment dommage, conclut-elle, j'aurais aimé comprendre. Ça me fait de la peine, Sébastien, de voir que tu ne veux pas que je m'occupe de toi.

Elle laissa planer la phrase quelques instants, espérant une réaction, avant de se résoudre à se retirer. Elle allait refermer la porte de la chambre quand la violence verbale du garçonnet l'atteignit.

- On n'a pas besoin de toi pour s'occuper de nous, on a Claire.

Julie se retourna, surprise.

- Claire, c'est la bonne, Sébastien. Et ton père a besoin de quelqu'un aussi, quelqu'un qui l'aime.

Devant son silence, elle crut qu'elle n'en tirerait rien de plus. Elle enjamba le pas de la porte.

- Papa a tante Mimi, la défia Sébastien, du haut de ses dix ans.

La réplique lui fit l'effet d'une gifle.

- C'est ta marraine, voyons. Ce n'est pas pareil...

- Je les ai vus s'embrasser, l'autre jour, tu sauras... Dis-lui, Annie, que c'est vrai.

Au fond des prunelles sombres du garçonnet dansait une lueur malicieuse qui déplut à Julie. Annie baissa les yeux, honteuse. Julie les considéra longuement avant de refermer la porte derrière elle. À quoi avait servi d'épargner les enfants? songea-t-elle amèrement. À la première occasion, ils vous balançaient des méchancetés. Restait à vérifier si ce qu'elle venait d'apprendre n'était que fabulation d'enfant.

Julie redescendit au premier étage sans se presser, histoire de digérer les propos du jeune insolent à qui elle aurait bien aimé clouer le bec. Elle avait beau se répéter que l'enfant avait inventé cette histoire ou exagéré, des doutes s'insinuaient dans son esprit. L'adage ne disait-il pas "la vérité sort de la bouche des enfants". Quelle idée, aussi, d'essayer de régler cette question épineuse le soir du réveillon!

- Il n'est pas trop tôt! s'exclama Pierre. On t'attendait pour les cadeaux.

- Tu aurais dû les déballer avant de manger, comme les enfants, tu es pire qu'eux, répliqua Julie en s'efforçant d'être enjouée.

Ils se regroupèrent tous au salon et prirent place sur les canapés de cuir noir, en attendant le retour du maître de céans qui s'était absenté pour aller border sa progéniture. Elle réapparut cinq minutes plus tard.

- Est-ce que je peux vous offrir un digestif avant qu'on passe au dépouillement de l'arbre? s'informa-t-il.

- Tu veux nous faire *boster* ou quoi? plaisanta Pierre pendant que les autres remerciaient poliment.

- Je loge mais j'ai des limites, ajouta le blagueur en se tapotant le ventre.

- C'est nouveau, commenta Martine. Il me semble que tu excédés, il n'y a pas longtemps encore.

- Ah! ça, ce n'est pas pareil. Quand ton meilleur *chum* t'apprend qu'il se marie parce

que sa blonde est enceinte, ça porte à boire.

En dehors d'Émile, qui n'était pas au courant et n'en avait cure, l'allusion au mariage de Carole et Bertrand ne prit personne par surprise. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, en semant la consternation, la plupart n'y voyant qu'un pauvre diable qui s'était fait piéger.

- Bon, passons, s'empressa d'ajouter Martine en se dirigeant vers le sapin. Si on ne commence pas on ne finira jamais. Julie fais ta *job*. D'habitude, c'est toi la fée des Étoiles.

Julie, qui n'avait plus tellement le coeur à la fête, quitta son fauteuil d'un geste las, comme si elle allait s'acquitter de sa tâche puis se ravisa:

- Désolée, c'est la grève. Chacun se débrouille avec ses affaires, cette année.

Ils s'exécutèrent en taquinant la jeune fille à tour de rôle sur sa soudaine rébellion. Elle ignora leurs commentaires et après avoir distribué les présents qu'elle destinait à ses proches, elle s'isola dans un coin avec les siens.

- Quelque chose ne va pas, mon amour? s'informa Émile. Ton cadeau ne te plaît pas? Si c'est le cas, je peux l'échanger.

Elle ouvrit l'écrit pour contempler le collier de perles d'eau douce, les boucles d'oreille et le délicat bracelet assorti.

- Mais non, voyons, protesta-t-elle, je n'ai jamais rien vu de si beau. C'est trop, Émile, tu as été extravagant, encore. Ça me met mal à l'aise.

- Il n'y a rien de trop beau pour toi, mon amour. C'est curieux, je sens qu'il ne s'agit pas que de ça. Je me trompe?

- Pas tellement. On en reparlera tout à l'heure, quand on sera seuls...

J'ai une surprise pour toi, fit-il en l'enlaçant, après avoir raccompagné les derniers convives. Quelque chose qui pourrait ramener ton beau sourire.

Il l'entraîna jusqu'au canapé.

- Je te sers un dernier verre?

- Non, merci.

- Tu n'as pas l'air très enthousiaste ni même curieuse de savoir ce que je prépare.
- Excuse-moi, Émile, je suis fatiguée. Il est près quatre heures du matin, tu sais...

- Oui, c'est vrai. Alors j'irai droit au but. Vois-tu, je suis libre jusqu'au 30. J'ai donc pensé qu'on pourrait s'évader trois ou quatre jours, tous les deux.

- Et qui garderait les enfants?

- La marraine de Sébastien. Elle me l'a offert.

L'étincelle qui s'était allumée au fond de ses yeux ne tarda pas à s'éteindre. Elle hésita à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

- Émile, est-ce que je peux te demander quelles sont tes relations avec Myriam?

- C'est ma belle-soeur et ma partenaire de bridge, tu le sais bien. Pourquoi cette question?

- Il n'y jamais rien eu entre vous?

- Je suis sortie avec elle, à quelques reprises après la mort d'Elise, mais c'est tout. Pourquoi cet interrogatoire, mon amour?

Cet entretien ne gâcherait-il leur premier Noël ensemble? Elle hésita et pesa les risques avant de lui en toucher un mot.

- Tout à l'heure, j'ai eu une petite conversation avec les enfants. Sébastien m'a carrément dit qu'il n'avait pas besoin de moi pour s'occuper de lui, qu'il avait Claire. Et toi... Myriam.

- J'ignore où il est allé pêcher que Myriam...

- Tu as peut-être été moins discret que tu pensais...

- Mais enfin, Julie, où veux-tu en venir?

- Imagine-toi donc que les enfants vous ont surpris en train de vous embrasser.

- C'est donc ça! Ne te tracasse pas, Julie. Myriam est une femme extraordinaire, mais je ne l'aime pas. À ce moment-là, tu vivais avec ton fiancé, je croyais t'avoir perdue... C'est toi que j'aime, je ne veux pas que tu en doutes. Jamais.

Il la pressa contre sa poitrine pour la rassurer.

- Ce n'est pas ça qui m'inquiète, c'est l'attitude de Sébastien. Dans son esprit, Myriam, sa marraine, la soeur de sa mère va prendre la relève.

- Ne t'en fais pas, mon amour. Je vais parler à Sébastien. Il comprendra.

- Pourtant, tu l'avais prévenu pour nos fiançailles et regarde comment il a réagi tout à l'heure. Ça me fait peur, tu sais, pas toi? Et l'influence qu'il a sur Annie...

Elle en aurait eu encore long à ajouter sur le sujet mais elle écourta ses propos devant la mine grave de son amant, en se souvenant, qu'en général, il tiquait lorsqu'elle dénigrait ses rejetons.

- Je ne voulais pas te vexer, s'excusa-t-elle, mais d'après moi, c'est pas en fermant les yeux et en croisant les doigts que les choses vont s'arranger.

Après un silence prolongé, il s'extirpa du canapé en soupirant puis finit par admettre:

- Tu as raison. Après les fêtes, je le ferai voir à un psychologue, un pédo-psychiatre, s'il le faut. Nous irons tous en thérapie familiale, tiens. Il faut mettre toutes les chances de notre côté.

"Le voilà parti en peur", se dit Julie alors qu'il débitait les mesures à prendre.

- En attendant, conclut-il, je te raccompagne chez toi. Avec un peu de chance tu pourras récupérer quelques heures de sommeil avant que je t'enlève...